

CARMEN MOLA

L'ANNÉE DU COCHON

roman traduit de l'espagnol par Anne Proenza



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FIANCÉE GITANE, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 251.

LE RÉSEAU POURPRE, Actes Sud, 2021 ; Babel noir n° 279.

LA BESTIA, Actes Sud, 2022 ; Babel noir n° 311.

Titre original :

La Nena

Éditeur original :

Penguin Random House, Barcelone

© Carmen Mola, 2020

Publié avec l'accord de Hanska Literary & Film Agency, Barcelone

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19551-9

CARMEN MOLA

L'Année du Cochon

roman traduit de l'espagnol
par Anne Proenza

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

SEUL

*Pourquoi me quittes-tu et disparais-tu ?
Et si je m'intéressais à quelqu'un d'autre ?
Et si soudain elle me séduisait* ?*

* *Sozinho*, chanson de Peninha (1997) reprise en 1998 par Caetano Veloso.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

La robe de mariée la serre et sent la naphthaline. Sa couleur, sans doute blanche à l'origine, est aujourd'hui difficile à définir, variant du beige au jaune avec des dégradés. Ce mariage n'a rien à voir avec celui dont rêvait Valentina à quinze ans. La robe appartient à Ramona, la mère de l'homme qu'elle épouse, un homme qui n'a pas daigné l'embrasser au moment où le fonctionnaire qui officiait leur a annoncé qu'ils étaient désormais mari et femme. Ramona, sa belle-mère, froide et antipathique, est bien plus grosse qu'elle, sauf qu'à quatre mois de grossesse, les coutures de la robe sont sur le point de craquer. Elle ne sait pas pourquoi son mari a accepté de l'épouser alors qu'elle attend l'enfant d'un autre.

Valentina enlève la robe. Ses dessous sont ordinaires et bon marché. Elle qui rêvait tant, pour sa nuit de noces, de s'acheter le genre de lingerie que les filles du club portent avec les clients. À la place, elle porte une culotte blanche et un soutien-gorge non assorti dans lequel sa poitrine, qui ne cesse de croître depuis qu'elle est enceinte, tient à peine. Elle n'aime plus se voir dans le miroir.

Néanmoins, elle a conscience d'être beaucoup plus séduisante qu'Antón, son mari. L'homme est petit, renfermé, avec peu de cheveux sur le crâne malgré sa jeunesse. Son regard est fuyant, il dégage une odeur aigre, comme les gens qui ne se douchent pas tous les jours, comme si sa sueur conservait éternellement la puanteur des cochons dont Valentina n'arrive pas à se débarrasser depuis qu'elle est arrivée dans cette maison. Une maison qui est la sienne maintenant, en principe pour toujours.

Elle a vingt-trois ans, soit cinq de plus que son désormais mari, et un corps qui serait très harmonieux s'il n'était pas déformé par

la grossesse. Ses traits indiens, caractéristiques de la plupart des Boliviennes, sont impossibles à dissimuler. Elle n'a jamais pensé que ses origines, marquées sur son visage, la rendent laide, mais les Espagnols n'aiment pas. S'ils savaient, eux aussi, tout ce qu'elle déteste chez les hommes qu'elle a connus dans ce pays.

Elle n'a pas eu de chance depuis son arrivée en Espagne : elle espérait ouvrir un petit commerce, mais elle a dû servir dans une maison où le mari abusait d'elle chaque fois qu'ils étaient seuls, jusqu'à ce que la femme la renvoie sans explications, sans doute après avoir compris ce qui se passait. Elle a ensuite enchaîné les emplois, jusqu'à ce mariage dont elle ne sait pas s'il rendra sa vie plus heureuse et tranquille ou si elle a commis une erreur irrémédiable. Elle ne demandait pas grand-chose à la vie. Elle se serait contentée d'une ferme qui ne sente pas le porc et d'un mari plus beau, plus viril et plus agréable qu'Antón. Mais rien n'a fonctionné et ce qu'elle pensait être une bonne nouvelle – la possibilité de se marier – l'a amenée dans ce village, dans cette maison qui ne vaut pas mieux que celle bâtie par son père à Cotoca, près de Santa Cruz de la Sierra, où elle est née et où son père avait construit leur foyer de ses propres mains.

Dans son pays, les mariages se préparent longtemps à l'avance. La bière coule à flots et on y sert de la viande grillée jusqu'à satiété ; les invitées portent des jupes à volants et des chapeaux et les hommes, leurs plus beaux habits ; on engage un groupe de musique pour jouer la valse que vont danser les fiancés, c'est un jour heureux... Il n'y a pas eu d'invités à la noce de Valentina : il n'y avait qu'elle et Antón, ainsi que Ramona et Dámaso, les parents du marié qui ont fait office de témoins ; il n'y avait pas de musique, ni de riz ou de pétales de fleurs à lancer sur le jeune couple. Le banquet s'est réduit à quelques rafraîchissements au bar de la place, avec un plat de fruits secs et une portion de calamars offerte par Aniceto, le patron du bar, heureux d'accueillir une mariée dans son établissement : il est le seul à avoir félicité Valentina et à avoir lancé un timide "Vive les mariés".

Maintenant, elle est seule dans la chambre. Son mari n'est pas entré avec elle. Elle pensait qu'il voudrait consommer le mariage en arrivant, mais il préfère sans doute attendre la nuit. Sauf qu'il n'a jamais exprimé le moindre désir pour elle durant le bref temps

qu'ont duré leurs fiançailles ou plutôt pendant l'immense farce qui a précédé leurs noces.

— Le dîner est servi dans une demi-heure, ne sois pas en retard.

Ramona est entrée sans frapper, elle l'a surprise comme ça, en culotte et en soutien-gorge, devant le miroir. La belle-mère n'a émis aucun commentaire, l'ignorant avec mépris. En une demi-heure, elle n'a pas le temps de prendre une douche pour se débarrasser de l'odeur de naphthaline qui colle à sa robe et de cette saleté dont elle a la sensation d'être imprégnée. Mais Valentina n'ose pas contrarier cette femme.

Elle ne connaît Antón que depuis deux semaines, à peine. C'est Dámaso, son père, qui est venu la trouver dans le club de bord de route où elle travaillait – un lupanar oui, mais elle n'y travaillait pas comme entraîneuse, non, elle était juste employée pour laver les sols, les toilettes et les verres.

— Si tu te maries avec mon fils, je te sors d'ici, avait-il proposé. Nous ne sommes pas riches, mais tu ne manqueras de rien.

— Je suis enceinte.

— On donnera notre nom à ton enfant.

Rien d'autre. Elle ne lui avait même pas demandé ce qu'ils faisaient, elle avait juste pensé au bébé qu'elle attendait – elle ne sait toujours pas si c'est un garçon ou une fille. Il allait pouvoir vivre dans une maison normale, non pas dans un bordel entouré de prostituées. Il aurait une autre vie que la sienne.

Il y a des boulettes de viande pour le dîner, et Valentina reconnaît qu'elles sont délicieuses, ce sont même les meilleures qu'elle ait jamais mangées. Personne ne parle à table, sauf Dámaso qui explique que le plus important pour la ferme ce sont les cochons, qu'ils dépendent tous des cochons. Son beau-père détaille les horaires : à quelle heure il faut nourrir les bêtes, quels sont les soins dont ils ont besoin, ainsi que les tâches de ménage qui lui incombent à elle...

— Voilà les habitudes de la maison, conclut-il.

Pour Valentina, ces habitudes semblent plutôt avoir valeur de règles. Et vu le silence qui règne au moment où Dámaso les énumère, ce sont même plutôt des ordres.

Après le dîner, elle attend son mari dans la chambre. Elle imagine qu'il va maintenant avoir envie de coucher avec elle. Elle se

prépare, enfle la nuisette que lui a offerte une des filles du bordel, un déshabillé qui embrasait les clients a-t-elle dit.

— *Fais en sorte qu'il te désire, tiens-le par les couilles ; si tu y arrives, peu importe d'où tu viens, il te protégera pour toujours.*

Le vrai père de son enfant, un voyageur, passé un soir par le club, ne s'est jamais occupé d'elle. Elle ne sait pas son nom, ni pourquoi elle a couché avec lui, ni même si elle pourrait le reconnaître s'il revenait. Elle n'a pas besoin qu'on lui explique le manque de délicatesse des Espagnols, elle l'a déjà expérimenté et n'attend pas beaucoup de cette nuit avec son mari. Antón semble cependant différent : lorsqu'il entre dans la chambre, dans des effluves de vin en plus de celles des porcs, il ne prend même pas la peine de lui dire bonne nuit. Il se couche et s'endort sans un baiser.

Valentina essaye de dormir, mais elle n'y arrive pas, c'est sa nuit de noces et elle se sent frustrée. Vers trois heures du matin, elle décide de sortir de la chambre. En parcourant la maison dans l'obscurité, elle prend tout à coup conscience de son imprudence. Elle s'est mariée en quelques jours et la voilà, recluse, loin de tout, vivant avec un homme qui la dégoûte et des beaux-parents autoritaires. Comment a-t-elle pu être aussi imprudente et se fourrer ainsi dans la gueule du loup ? Elle tente de contenir la terreur qui envahit son esprit. Antón est jeune et peureux ; elle va réussir à l'amadouer ; elle ne doit pas en douter. Elle avait besoin d'une stabilité pour donner naissance à son fils. Sans un sou, quelle vie pourrait-elle lui offrir ?

Elle sort de la maison et traverse la grande cour, illuminée par la lumière de la lune. Ses pas la conduisent vers les porcheries. Elle cherche à se convaincre qu'elle va finir par aimer cet endroit. Elle s'y sentira sans doute un jour chez elle. En attendant, elle se promène dans le couloir qui donne sur les cages où dorment les porcs. Un bruit soudain la fait sursauter. Un animal semble s'être jeté sur la porte de la cage, qui a résonné d'un bruit métallique. Elle se penche pour regarder : parmi les ombres de la nuit, ce n'est pas des cochons qu'elle a l'impression de distinguer, mais deux hommes, nus et enchaînés.

— *Salut ! lance l'homme qui vient de se jeter contre la porte.*

Il se masturbe et un filet de bave s'échappe de ses lèvres. Le deuxième se tient à genoux, en rigolant. Elle n'arrive pas à les

voir complètement, mais leurs voix la convainquent qu'il s'agit de personnes, pas d'animaux. Soudain, une autre voix surgit dans son dos.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

C'est Dámaso, son beau-père.

— Si tu recommences à désobéir aux règles, tu finiras aussi dans la cage !

Valentina se tient instinctivement le ventre, comme pour protéger son enfant.

Le bar est plein. La plupart des clients sont espagnols, excepté quelques groupes de Chinois et de rares touristes étrangers. Mais la décoration est complètement asiatique avec son traditionnel chat porte-bonheur qui bouge le bras de bas en haut en guise de salut et les lampes et les guirlandes colorées qui pendent du plafond, marquées de lettres chinoises exotiques. Au-dessous, c'est une salle de café banale avec son bar en étain et ses tables en formica, du genre à avoir des cendriers Cynar ou Martini, si fumer était encore autorisé. Les habitants de la rue Usera se sont habitués à vivre dans ce quartier qu'on surnommerait assurément Chinatown dans d'autres villes.

Chesca se fiche bien qu'il y ait des inscriptions en chinois et un bouddha qui trône à côté de la caisse enregistreuse dans ce bar tenu auparavant par Paco, un Ségovien qu'elle a connu à son arrivée dans le quartier. Le serveur aux yeux plissés qui sert désormais les mêmes décaféinés *manchados*, les mêmes bières bien tirées et des tripes à la madrilène bien meilleures qu'au bon vieux temps, a un prénom imprononçable. Pour les Espagnols, il a donc hérité du prénom de l'ancien propriétaire. Et ce nouveau Paco a beau être chinois, il est aussi du quartier et parle espagnol, comme tout le monde.

— Paco, sers-moi une canette de bière, à emporter, et dis-moi combien je te dois.

— Tu es invitée aujourd'hui ! Tu ne veux pas rester ? La fête n'a pas encore commencé.

— Je rentre à la maison, j'ai une conjonctivite et je n'aurais même pas dû descendre. Je suis juste venue te souhaiter une bonne année du Cochon.

— Merci, mais je suis né à Madrid, à la Milagrosa. La fin de l'année, pour moi, c'est bien le 31... Le reste, ce sont des trucs de Chinois, ajoute-t-il en riant.

Chesca avait vraiment envie de profiter de l'ambiance, mais le bar est archiplein et ses yeux la brûlent. De plus, elle doit se lever tôt. La policière est convoquée aux tribunaux de la plaza de Castilla, comme témoin dans l'affaire d'un réseau de traites de Blanches démantelé par la brigade d'analyse de cas (BAC). En tant que coordinatrice de la BAC – coordinatrice, pas cheffe, comme le répète sans cesse Rentero –, c'est une de ses obligations. Elle n'est pas non plus d'humeur à faire la fête après la discussion qu'elle vient d'avoir avec Zérate. Elle espérait dîner avec lui, mais il a fini par la planter pour rejoindre ses amis. Chesca ne comprend pas pourquoi son ressentiment est si grand : ils sont adultes, chacun est libre de faire ce qui lui chante. Cependant...

En sortant du bar, elle s'écarte pour laisser passer un groupe d'hommes déguisés en dragons qui dansent au rythme des tambours et des tambourins. Elle se demande s'ils vont tous tenir dans le bar, mais on leur fait de la place à l'intérieur ; Paco l'a prévenue : plus la joie et le désordre sont grands, meilleure sera l'année qui vient.

La rue aussi grouille de gens, mais elle trouve un endroit tranquille pour s'appliquer le collyre recommandé par Buendía cet après-midi. Elle ouvre la canette de Mahou, en boit une longue gorgée en regardant les déguisements, en écoutant la musique, les applaudissements, les pétards. Un homme s'approche tout à coup. Il est espagnol, mais s'adresse à elle en chinois.

— *Zhuniáng jíxiang.*

— Je n'ai rien compris, répond-elle en souriant.

— Attends, je vais répéter, dit-il en prenant un bout de papier dans sa poche pour le relire. *Zhuniáng jíxiang.*

— Et ça veut dire quoi ?

— Un Chinois vient de me jurer que c'est comme ça qu'on souhaite bonne chance pour l'année du Cochon. Qu'est-ce que j'en sais ? Si ça se trouve ça veut dire rouleau de printemps ou porc aigre-doux, ce qui n'est pas si mal : bonne année du Porc aigre-doux. Je m'appelle Julio.

— Et moi Chesca.

Ils se font la bise, deux fois. Chesca observe Julio : il est grand, fort, se dit-elle. Il est même plutôt beau gosse, en dépit de son blouson vert à doublure orange, passé de mode depuis longtemps. Il semble, en plus, être doué du sens de l'humour.

— Tu vis par ici ? demande-t-elle, étonnée de ne l'avoir jamais rencontré. Madrid est grand, mais les Madrilènes ont la fausse impression que tout le monde se connaît dans chaque quartier.

— Non, je suis nouveau à Madrid. Professeur de collège. On m'a offert un poste dans un établissement très craignos du quartier, lance Julio en faisant mine de regretter aussitôt ses paroles. Pardon, tu vas me répondre que tu as étudié dans ce collège et m'en coller une.

— Ne t'inquiète pas. J'étais déjà adulte quand je suis arrivée ici... Et en plus j'ai étudié chez les sœurs.

— Je ne sais pas ce qui est pire.

— Les sœurs, blague Chesca.

Ils achètent quatre canettes de bière et un paquet de chips à un vendeur ambulant chinois, marchent jusqu'à la place Julián Marías qu'ils traversent pour atteindre le trottoir opposé à la rue Marcelo Usera. Ils s'assoient là, sur un banc, à l'écart de la fête du Nouvel An chinois qui bat son plein.

— Moi, les mômes, je leur dis que, s'ils sont là, c'est parce qu'ils ont choisi une autre voie, qu'ils ne sont pas comme tous les autres gamins qui traînent dans la rue et passent leurs journées au parc de Pradolongo à boire des bières, à fumer des joints ou à avaler des pilules.

Chesca n'est pas vraiment d'accord, mais craint de gâcher la première étape de séduction par un désaccord trop prononcé. Elle décide de protester très tièdement.

— Il est si mauvais ce collège ? Moi qui suis quasi du quartier je n'ai pas l'impression qu'il soit si craignos, l'endroit est difficile certes, mais ce n'est pas le pire de Madrid, loin de là.

— Il a peut-être changé dernièrement... Moi j'insiste, pour continuer à aller en cours, il leur faut garder la tête haute, c'est leur choix.

Chesca est surprise par les mots de Julio : il est en train de s'approprier une scène de Michelle Pfeiffer dans *Esprits rebelles*. La policière se rappelle même la phrase exacte du film : "Je ne me cacherai pas de la mort, j'irai à la tombe la tête haute et l'esprit fort, on a toujours le choix." Mais ça lui plaît ! Ce garçon, mignon, pense peut-être que répéter les dialogues d'un film est une bonne façon de draguer. Un peu de distraction ne lui fait pas de mal, elle a besoin d'oublier un moment le boulot de la BAC, le procès de demain et sa colère contre Zárate. Elle a besoin de se vider la tête et ce garçon paraît être un bon exutoire, de sorte qu'elle le fait taire d'un baiser.

— Tu habites loin ? demande-t-elle.

— Un peu, répond-il, plus abasourdi qu'inquiet.

— Tu es venu en voiture ?

— Non, en métro.

— Allons-y avec ma moto.

Ce serait plus simple de le faire monter chez elle, mais elle hésite. Zárate pourrait décider de suspendre sa soirée avec ses potes et débarquer sans prévenir. Mieux vaut ne pas prendre le risque qu'il la trouve avec un homme qu'elle connaît à peine.

Ils parviennent à moto jusqu'à la place de las Comendadoras, se garent et montent jusqu'à un très petit appartement. Chesca a les yeux qui la brûlent, et elle va aux toilettes pour se mettre du collyre. Elle remarque qu'il n'y a aucun objet personnel, ni sur le lavabo, ni sur les étagères en verre, mais elle n'y prête pas attention, elle a juste envie de sexe, c'est la première fois depuis longtemps qu'elle va coucher avec un autre homme que Zárate et elle sent comme un picotement le long de sa colonne vertébrale.

En l'attendant, Julio a ouvert une bouteille de vin et lui a servi un verre. Il a enlevé sa chemise et Chesca apprécie ce qu'elle voit. Ils trinquent rapidement, puis commencent à s'embrasser. Il est habile avec les premières caresses, entreprend les premières manœuvres pour la déshabiller. Il semble vouloir imposer un rythme lent, mais Chesca se déshabille précipitamment car elle a envie d'un coup rapide, avant de rentrer chez elle. Elle le pousse contre le mur et, en le chevauchant, ressent une forte nausée. Elle se couche, il l'embrasse, elle se

laisse faire, mais sent en même temps que quelque chose ne va pas... Il descend avec sa bouche vers son sexe et la nausée de Chesca se confond avec une vague de plaisir. Elle ferme les yeux à demi, mais les ouvre à nouveau parce qu'une ombre a traversé la pièce. Elle en est sûre. Ses sens affaiblis lui transmettent tout à coup de la terreur : elle n'est pas toute seule avec Julio dans cet endroit. Des gémissements l'alertent. Ce ne sont pas ceux de Julio, ils proviennent d'un coin de la chambre. Elle ouvre les yeux et voit une silhouette dessinée par la lumière des lampadaires : un homme, appuyé sur le chambranle de la porte, observe la scène, l'air de rien. Au pied du lit, deux têtes regardent chaque mouvement avec des yeux fixes, comme s'ils étaient hypnotisés. Chesca veut résister, fuir, mais aucun de ses muscles ni sa volonté ne répondent déjà plus.

À la réception, une femme à l'allure androgyne est assise, immobile sur une chaise. Elle attend le regard fixé sur un point du mur. Elle porte un costume masculin gris foncé : veste, pantalon et gilet, une chemise blanche ornée de boutons de manchette rouge et une cravate à rayures, classique des universités anglaises, avec un nœud Windsor. Elle porte les cheveux courts, avec les côtés et la nuque quasi rasés. Mais malgré tous ses efforts apparents pour ressembler à un homme, il lui est impossible de cacher qu'elle est une femme, une très belle femme.

— Elle attend Chesca, chuchote Buendía à Orduño, derrière la porte vitrée, pour qu'elle ne les entende pas. Tu vas devoir t'occuper d'elle jusqu'à l'arrivée de la cheffe. Tu sais qui c'est ?

— Oui, c'est la nouvelle. Chesca m'a informé hier de son arrivée. Mais c'est elle qui devait la recevoir.

— La nièce de... ?

Orduño acquiesce sans que Buendía n'ait besoin de prononcer son nom. Après le départ d'Elena, le commissaire Rentero avait proposé à Orduño d'être le coordinateur de la BAC, mais ce dernier avait refusé et recommandé lui-même Chesca pour le poste. Rentero répète depuis, avec insistance, que cette nomination est provisoire, car il attend de dénicher la bonne personne. Mais en fait, il espère surtout le retour de l'inspectrice Blanco. Jusqu'à maintenant, Chesca s'est très bien débrouillée, et toute l'équipe pense que, tôt ou tard, elle cessera d'être intérimaire. Recevoir la nouvelle fait partie des

obligations du poste, mais c'est Orduño qui va devoir s'y coller, alors qu'il n'était pas du tout favorable à son recrutement, sachant qui c'était.

— Reyes Rentero ? Bonjour !

La jeune femme se lève en se mettant au garde-à-vous.

— C'est moi.

Le geste semble si exagéré qu'Orduño se demande si cette solennité n'a pas un côté ironique.

— Repos ! Ce n'est pas la peine, nous sommes une brigade un peu spéciale...

Il hésite à l'embrasser ou pas, et opte pour lui tendre la main. Elle la lui serre, avec force, d'une poigne masculine.

— Je pensais rencontrer la sous-inspectrice Francisca Olmo.

Orduño sourit ; à la BAC, personne n'appelle sa collègue Francisca, mais il suppose que c'est le prénom imprimé sur les documents du ministère. Ici, Francisca n'existe tout simplement pas : même sa plaque est au nom de Chesca Olmo.

— Exact. Mais il y a un contretemps. Chesca est au tribunal et nous ne savons pas à quelle heure elle revient. Comme j'imagine que tu n'as pas envie d'attendre assise ici toute la journée, je vais m'occuper de toi. Je suis aussi sous-inspecteur et je m'appelle Orduño.

— À vos ordres.

— Je t'ai déjà dit que ce n'est pas la peine, ici tout le monde se tutoie, sans protocole, relax. Allons déjà boire un café, je vais te présenter à l'équipe et on va bavarder. Ça te va ?

— C'est vous qui commandez.

— Tutoie-moi je t'ai dit. Et je ne commande rien. Le seul qui commande ici c'est ton oncle.

Malgré son hiératisme, Reyes n'a pu éviter une grimace de dégoût en entendant le nom du commissaire Rentero. Orduño s'en fiche, Reyes est à la BAC grâce à son oncle et la sympathie de l'équipe ne lui est pas acquise.

Dans la salle commune, Mariajo a étalé plusieurs journaux de province sur la table et découpe un article, l'air enthousiaste. Sans attendre qu'on lui présente la nouvelle, elle lui adresse amicalement la parole, dès qu'elle entre.

— Regarde : “Un scientifique chinois annonce la création de trous noirs en laboratoire.”

Elle a lu le titre d'un air si joyeux que Reyes se sent invitée à répondre.

— Dans un laboratoire ? Quelle horreur !

— Tu vois, j'ai trouvé l'info dans six quotidiens et je suis certaine que ça va encore sortir ailleurs. Je me demande bien d'où peut bien venir cette nouvelle ? Sans doute d'une obscure officine en Sibérie, là où on crée ce genre de canulars ! Je m'appelle Mariajo, tu dois être la nièce du commissaire.

— Moi c'est Reyes.

— Moi c'est Buendía, se présente l'autre occupant de la salle. Ne crois pas tout ce que dit Mariajo, il n'y a aucune officine obscure en Sibérie. C'est elle qui invente les nouvelles et qui les met en circulation !

Buendía s'approche pour lui faire deux bisex que Reyes accepte. Personne n'a émis de commentaire sur son allure, même si personne ne sait exactement comment se comporter : comme avec un homme ou comme avec une femme ? Voir qu'elle n'y prête pas attention soulage tout le monde.

Mariajo la prend par le bras, un peu brusquement, tout en réussissant à garder l'air cordial.

— Je te montre comment fonctionne la machine à café. Ça a l'air simple, mais il y a un truc.

— Merci. C'est vrai que c'est vous qui avez inventé la nouvelle ?

— Évidemment. Des trous noirs en laboratoire, n'importe quoi... Je ne sais pas où ils ont la tête dans les journaux...

— Et à quoi ça sert ?

— Je collectionne les coupures de presse dans un album. Le jour où je rendrai publics tous mes canulars, le prestige d'un certain nombre de journaux en prendra un coup et on m'étudiera dans toutes les écoles de journalisme du monde, rigole Mariajo, sans que personne ne sache si elle parle vraiment sérieusement.

Zárate entre, l'air préoccupé. Il n'enlève pas son blouson, se plante au milieu de la salle et ne semble s'adresser à personne en particulier.

— Chesca est là ?

— Elle était citée au tribunal aujourd'hui, répond Orduño.

— Elle n'a pas comparu.

Orduño le regarde avec un geste d'incrédulité.

— Ce n'est pas possible. Elle a préparé sa déclaration pendant toute la semaine.

— Je viens du tribunal, elle ne s'est pas présentée et le procureur est dans tous ses états. Elle n'a pas appelé ? Personne n'a eu de ses nouvelles de toute la matinée ?

Il balaye la pièce du regard, incluant tout le monde dans sa question. En guise de réponse, il obtient un long silence stupéfait, empreint d'incompréhension et surtout d'inquiétude. Même Reyes comprend que ce n'est pas le moment de faire la bravache en saluant le dernier arrivé. Elle préférerait devenir invisible, se dissimuler dans l'armoire ou derrière la machine à café. Elle se présentera à Zárate lorsque la tension sera redescendue.

— Ce n'est pas le genre de Chesca de rater une comparution judiciaire, dit Buendía.

— Encore moins quand il s'agit d'une affaire qu'elle a dirigée elle-même.

C'est Mariajo qui a complété. Zárate acquiesce avec un geste de colère, comme pour reprocher à ses compagnons de rajouter à ses préoccupations au lieu de les dissiper. Chesca a démantelé un réseau de traite de Blanches après plusieurs mois d'investigation. Elle est le témoin principal du procès qui commence aujourd'hui. Sa non-comparution tombe à point pour l'avocat de la défense.

— Tu l'as appelée sur son portable ?

Orduño sait que sa question n'est que rhétorique. Zárate a bien évidemment appelé Chesca, mais il faut à tout prix stopper l'angoisse qui l'envahit.

— Plus de vingt fois. Elle ne répond pas.

— Tu as été chez elle ? demande Mariajo, inquiète.

— J'ai sonné, j'ai collé l'oreille à la porte. Rien.

— Tu n'as pas les clés ?

— Non, répond-il, gêné.

Reyes rassemble les pièces du puzzle en trois secondes. La présomption générale que Zárate possède un jeu de clés de

chez Chesca lui permet de déduire que ces deux-là ont ou avaient une histoire sentimentale. Mais si Zárata n'a pas les clés de Chesca, cette relation est moins sérieuse qu'ils ne le pensaient.

Les conjonctures, les pressentiments, les inquiétudes, les propositions se succèdent. Un voisin a peut-être les clés, mais nous ne pouvons pas entrer sans autorisation. Mais s'il lui est arrivé quelque chose ? Hier soir ? Une attaque ? Elle est peut-être morte dans son lit ?

— Et si elle est avec un mec après une nuit de sexe ? suggère brusquement Mariajo, comme pour écarter la question. Pour ouvrir la porte légalement, nous avons besoin de l'autorisation d'un juge. Personne ne nous la donnera pour la seule raison que Chesca ne répond pas au téléphone.

— Et le fait d'avoir planté le procès, aussi, ne l'oublie pas.

— Même ça, ce n'est pas beaucoup, Zárata.

Il acquiesce. Il sait qu'obtenir l'autorisation est impossible. Mais il est profondément inquiet, l'angoisse lui ronge l'estomac.

— Hier c'était le Nouvel An chinois à Usera, dit Orduño. Elle m'a dit qu'elle irait y faire un tour.

D'un geste, Buendía corrobore l'information, avant de s'exprimer :

— Elle me l'a dit aussi. Elle avait les yeux irrités, mais rien de grave, je lui ai recommandé un collyre.

— Quelle manie de s'automédicamenter ! dit Orduño en secouant la tête.

— Je suis médecin. J'ai beau être plus spécialiste des morts que des vivants, je suis capable de prescrire un collyre...

Zárata entre dans le bureau de Chesca. Il scrute chaque coin, comme si le moindre grain de poussière pouvait l'aider à éclaircir l'affaire.

Reyes note l'ambiance qui s'épaissit au fur et à mesure des heures qui passent. Son arrivée à la brigade – après tous ses efforts pour convaincre son oncle malgré son dossier, le meilleur de l'académie – ne se passe pas du tout comme elle l'imaginait. Elle savait qu'elle serait plutôt mal vue étant la nièce de Rentero, le chef de toutes les unités opérationnelles,

mais cela ne l'inquiète pas tellement, car elle sait qu'elle est parfaitement formée et qu'elle pourra très vite le démontrer. Pourtant elle n'imaginait pas être confrontée à cette sorte de stupeur causée par la disparition de Chesca.

— Je suppose que tu sais déjà à quel genre d'affaires nous nous consacrons à la BAC, lance Orduño qui ne sait pas de quoi parler avec la nouvelle.

— On m'a raconté, mais je préfère écouter ta version. Si tu veux bien.

— Voyons, comment t'expliquer ? Nous formons un département qui sert un peu à tout, à éclaircir des affaires qui piétinent, des enquêtes mal faites ou menées par des inspecteurs peu professionnels, et même à rouvrir de vieux dossiers. C'est-à-dire qu'ici tu peux enquêter un jour sur un réseau de traite de Blanches à León et le lendemain sur un assassinat datant de 1984.

— Il y a beaucoup d'action ?

— Pas tant que ça. Si tu veux de l'action, il fallait demander une autre division.

— Non, je suis bien ici, répond Reyes, de manière énigmatique. Il y a des jours où j'ai besoin d'action, et d'autres où je préfère le calme.

Zárate est allé faire un tour à Usera, pour poser des questions ici et là. Paco, le patron du bar fréquenté par Chesca, a bien vu la policière. Il se souvient de lui avoir servi une bière, mais n'a rien remarqué de particulier. Le policier questionne les voisins, le propriétaire du bazar où elle achète des ampoules et des piles. Mais il ne trouve aucune piste.

Il décide de rentrer à la BAC pour prendre le taureau par les cornes.

— Je veux entrer chez Chesca.

Il a lancé cette injonction sans salut, ni introduction. Son attitude est ferme. Le temps passe et ils n'ont toujours pas de nouvelles. Ce n'est plus l'heure de se demander si perquisitionner son logement est éthique ou non.

— Je prépare une demande au juge ? propose Orduño.

— Non. Je préfère demander à Rentero. Son autorisation suffira. C'est un cas spécial. Je l'ai appelé, mais il n'est pas à son bureau et ne répond pas à son téléphone.

Tous les yeux se tournent vers Reyes. Mais c'est Zárata qui s'approche d'elle le premier.

— Sais-tu où se trouve ton oncle ?

— Drôle de manière de me saluer pour mon premier jour de travail.

Zárata la regarde fixement et tente de contenir sa colère. Pour qui se prend cette gamine ? Comment peut-elle se permettre de parler sur ce ton alors que leur collègue a disparu ? Reyes soutient son regard. Elle comprend la nervosité de Zárata, mais ça ne l'autorise pas à être aussi mal élevé. De plus, elle doit se défendre, mettre des barrières, sinon elle restera la nièce de Rentero à vie.

— Où se trouve ton oncle ? insiste Zárata.

— Je n'en ai aucune idée, je suis policière, pas la nièce de...

Mariajo dissimule un sourire et décide de s'interposer avant que la marmite ne déborde.

— Je vais trouver son agenda.

Après quelques coups de fil au ministère et des conversations avec plusieurs secrétaires du même âge qu'elle, qui forment une sorte de réseau de sexagénaires solidaires, Mariajo obtient la réponse.

— Rentero se trouve au Casino de Madrid, celui de la rue Alcalá. Il participe à un évènement pour collecter des fonds pour une école au Myanmar.

— Je vais au Casino pour demander cette autorisation, dit Zárata. Et toi, tu viens avec moi dit-il en montrant Reyes du doigt.

— Moi ?

— Oui, toi. Je veux que tu m'aides à parler à ton oncle.

Chesca fait un rêve étrange, un rêve qui sent le purin. Elle n'arrive pas à se réveiller, mais tout en somnolant elle se souvient de bribes de la nuit précédente : le défilé du Nouvel An chinois, les bières avec Julio, la promenade à moto jusqu'à Las Comendadoras et le moment malheureux où elle a découvert qu'il y avait trois hommes qui l'observaient pendant qu'elle couchait avec son compagnon. Elle pense avoir été violée, mais elle ne parvient pas à s'en souvenir. Pour l'instant, le seul élément perceptible est l'odeur, cette odeur de porc.

Elle réussit enfin à ouvrir les yeux, qui la brûlent. Elle a mal à la tête, la conjonctivite s'est aggravée, mais ce n'est pas le pire : elle est nue et menottée sur un lit par les chevilles et par les poignets. Elle tire sur ses bras et sur ses jambes obscènement ouvertes, mais le moindre effort la fait souffrir. La structure du lit est solide et bouge à peine, malgré les secousses qu'elle tente de provoquer.

Elle ferme les yeux, et même si cela semble inconcevable, elle se rendort. Quand elle se réveille à nouveau, elle ne sait pas combien de temps s'est écoulé : des secondes ? Des heures ? Elle continue à ne pas pouvoir mettre ses idées en ordre pour comprendre ce qui s'est passé depuis que ce beau jeune homme, habillé comme dans les années 1970, l'a abordé dans la rue Marcelo Usera. En arrivant chez lui, elle s'est rendue dans la salle de bains pour se mettre du collyre, puis elle est entrée dans le salon où il l'attendait avec un verre de vin. La seule pensée du vin lui donne la nausée. Elle suppose donc – ce qui n'est pas très scientifique comme méthode – que le breuvage

contenait le sédatif ou qui sait ce qu'ils lui ont donné. La brûlure de ses yeux est insupportable, mais pour le moment, la conjonctivite représente le moindre de ses soucis.

Elle regarde autour d'elle, en se soulevant autant que le lui permettent les liens et ses muscles endoloris. Elle se trouve dans une sorte de sous-sol pourvu de grandes fenêtres qui sont recouvertes de cartons. Les fins rayons de lumière qui passent par les rainures éclairent à peine la pièce. Dans la pénombre, elle distingue avec difficulté quelques sacs, peut-être des caisses et de vieux meubles. Un escalier s'élève à quelques mètres du lit, fermé, en haut, par une porte. La porte qu'elle doit atteindre pour sortir vivante de ce pétrin.

Elle tente de se concentrer sur son vagin. Est-elle blessée ? Sent-elle une irritation ? Elle voudrait se rendre compte : l'ont-ils violée ou non ? Mais elle ne sent rien de particulier. La substance qu'ils lui ont fait avaler l'a peut-être rendue si faible qu'ils n'ont même pas eu besoin de la forcer ? Ou peut-être se sont-ils contentés de la voir coucher avec Julio ? Elle cherche dans son cerveau, mais elle ne se souvient de rien entre ce moment terrifiant où elle a vu trois hommes autour du lit et celui où elle s'est réveillée, attachée. Un mot jaillit dans sa tête : la meute. Mais vu la puanteur qui règne, elle devrait dire le troupeau de porcs.

Elle se calme peu à peu, tente d'éclaircir ses idées, en dépit de son mal de tête et de ses yeux qui la brûlent. Comment a-t-elle pu se conduire aussi imprudemment et ignorer les signaux d'alarme ? Julio l'a abordée en répétant une scène de film, feignant qu'il s'agissait d'un dialogue naturel, suivant un scénario qui semblait bien préparé ; la salle de bains de l'appartement ne contenait aucun objet personnel et, elle en prend conscience maintenant, le salon non plus. Julio ne l'a pas emmenée chez lui mais dans un appartement loué, probablement dans un de ces appartements pour touristes, où les trois autres les attendaient. Elle invente une théorie : quatre hommes qui envoient le plus beau draguer n'importe quelle fille pour la violer avant de disparaître. Et c'est tombé sur elle. Cela aurait pu arriver à n'importe qui ! La colère l'a fait tomber dans le panneau : elle voulait tellement oublier le

lapin posé par Zérate, qu'elle a fait fi des précautions les plus élémentaires. La rage, la haine empêchent de penser, elle l'a toujours su. Les meilleurs moments de sa vie, même les plus extrêmes, elle les doit à une conduite rationnelle.

L'hypothèse du bellâtre dragueur et des monstres violeurs revêt une certaine logique. Les faits qui semblent logiques et qu'on peut expliquer sont rassurants... Mais dans ce cas, cela ne tient pas. S'ils avaient seulement voulu la violer, ils ne l'auraient pas transportée dans cet endroit qui pue le purin et ils ne l'auraient pas attachée, nue, au lit. Que lui veulent-ils encore ?

Si elle veut se sortir de là, elle doit s'empêcher d'ajouter la peur à la rage et à la haine qui l'habitent déjà.

Reyes connaît le Casino de Madrid pour y avoir assisté à de nombreuses fêtes et événements mondains. D'ailleurs, son père, le frère de Rentero, en est membre. Zárate, en revanche, qui n'a pas l'habitude de fréquenter ce genre d'endroit, regarde, impressionné, l'imposant escalier d'honneur.

Le policier montre son insigne au portier qui vient d'approcher.

— Je suis le sous-inspecteur Ángel Zárate, de la brigade d'analyse de cas de la Police nationale.

— Laissez-moi appeler le directeur.

— Inutile de le déranger, j'ai juste besoin de parler au commissaire Rentero qui assiste à un gala de charité.

— Désolé, sous-inspecteur Zárate, je n'ai pas le droit de vous laisser entrer. Mais une fois que vous aurez parlé avec le directeur, il n'y aura pas de problème.

Reyes avance d'un pas.

— Basilio, je dois absolument parler à mon oncle. Il n'y en a pas pour longtemps.

— Tu sais bien qu'on ne peut pas entrer comme ça ici, Reyes, proteste le portier.

— Ne te fâche pas, on ne va ni s'éterniser ni voler les cendriers.

L'excuse est accompagnée d'un sourire enchanteur qui tranche avec son costume d'homme et sa coupe de cheveux agressive.

— Ils sont dans le salon royal. Ne me fais pas regretter de te laisser entrer.

— Ne t'inquiète pas.

Le portier s'efface devant Reyes, et c'est Zárate qui la suit maintenant car elle connaît le chemin vers la réception.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu le connaissais ?

— Tu ne m'as pas demandé.

Parvenu au salon royal – le plus important du Casino, au style néo-rococo, orné d'imposants vitraux et de lustres, d'une frise en marbre de Benlliure et de précieuses peintures dont une signée Julio Romero de Torres –, Zárate repère Rentero en train de converser avec une dame d'un certain âge. Le cocktail est de ceux où l'on chuchote : les rares rires qui explosent n'affectent même pas le ton policé et presque irréel des conversations. Reyes ne comprend pas pourquoi ils ne se dirigent pas aussitôt vers le commissaire. Mais, Zárate, paralysé, s'est arrêté sur le seuil, comme empêché d'entrer dans la salle. Est-ce la peur, la pudeur, qui le retient ? Ou ce fantôme qui vient d'apparaître entre une sculpture grecque de Pallas Athéna et un homme à l'air fier portant gilet et montre à gousset ? Elena Blanco en chair et en os ! L'ex-inspectrice porte une robe longue élégante, couleur crème, et son sourire crispé et artificiel se détend dès qu'elle aperçoit Zárate. Elle a l'air surprise, heureuse, curieuse, sourit spontanément, prête à célébrer des retrouvailles entre vieux amis. Les bras ouverts, elle s'approche de Zárate avec une effusion qui semble presque obscène dans cette ambiance où personne n'exhibe de sentiments.

— Quelle surprise !

— Pour moi aussi ! Tu ne vis pas en Italie ?

— Cela n'a duré qu'un temps, corrige-t-elle, j'avais déjà envie de rentrer à Madrid et ma mère m'a demandé d'organiser un gala de charité pour récolter de l'argent pour des écoles au Myanmar.

Tout en parlant, elle désigne la femme à l'élégance exquise qui accompagne Rentero. Une très belle femme, en dépit de son âge, qui porte cette beauté altière qui n'appartient qu'aux riches. Le commissaire, quant à lui, fait la grimace en apercevant l'agent de la BAC et sa nièce, qui a avancé discrètement pour se retrouver à la hauteur de Zárate. Le flair de Rentero

l'avertit qu'il y a un problème, dont il n'a aucune envie de s'occuper alors qu'on vient de lui servir un délicieux xérès, un amontillado Versos 1891 de Barbadillo. Ils s'approchent d'eux.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici, Reyes, dit Rentero, sans dissimuler son agacement. Toi non plus d'ailleurs.

Zárate tente de réprimer un sentiment désagréable. Quand il est arrivé, il était pressé de parler au commissaire, mais le voilà tout à coup furieux d'être interrompu dans sa conversation avec Elena. Son trouble ne dure cependant qu'un instant, intense, le temps de retourner à ses priorités. L'important est de retrouver Chesca le plus vite possible. Il raconte les faits : elle ne s'est pas présentée au procès, elle n'a donné aucune nouvelle, tout le monde est inquiet, il lui est sans doute arrivé quelque chose. Rentero écoute avec impatience, de mauvaise grâce, puis répond en minimisant l'affaire. Le commissaire évoque la pression du poste – même si, il insiste, Chesca n'est que coordinatrice, pas cheffe, soulignant par là qu'aucun d'eux n'est assez bon pour diriger la brigade – et affirme être convaincu qu'elle va réapparaître très vite.

— Elle ne s'est pas présentée au tribunal, ce n'est pas normal. C'est elle qui suivait cette affaire et sa non-comparution pourrait permettre aux accusés d'être remis en liberté, rétorque Zárate.

— Nous n'allons pas perquisitionner un domicile, suivre la trace de son téléphone portable ou entrer dans ses comptes mails, alors qu'elle a sans doute rencontré un mec et est en train de faire la fête, conclut Rentero sans aucune délicatesse.

Reyes comprend qu'avec cette phrase, le commissaire prétend mettre fin à l'affaire. Il amorce déjà sa retraite, quand elle l'attrape par le bras.

— Mon oncle, il s'agit seulement d'entrer chez elle pour vérifier que tout va bien. Nous n'allons pas mettre l'appartement sens dessus dessous.

Rentero la regarde avec des yeux brillants d'indignation. Le lien de parenté disparaît à cet instant précis : il n'est pas son oncle, juste un supérieur qui ne peut admettre aucun contact physique avec une stagiaire.

— Je vous prie de cesser de nous importuner. Je suis heureux que ma nièce Reyes soit entrée dans la brigade. Elle va certainement devenir une policière exceptionnelle.

Rentero s'éloigne.

— Quel enfoiré, murmure Zárate en remarquant le sourire écarquillé de Reyes. Désolé, poursuit-il.

— Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai mon opinion sur lui.

— Et donc tu es la nièce de Rentero.

— Et toi la mythique Elena Blanco ?

— Je n'ai rien de mythique, crois-moi.

— Tu ne sais pas ce qu'on raconte sur toi à l'académie.

— Je préfère ne pas le savoir.

Zárate se racle la gorge. Il est inquiet.

— Elena, aide-moi. Je sais qu'il est arrivé quelque chose de grave à Chesca.

— Je ne suis plus policière, Ángel.

— Mais tu es son amie. Ou en tout cas vous avez été collègues pendant des années. Cela ne compte pas ?

Elena aperçoit sa mère qui la réclame d'un geste.

— Tout ce que je peux faire, c'est te donner mon opinion. Chesca ne raterait jamais une convocation au tribunal. Elle a toujours été très responsable. Et ce n'est pas non plus normal qu'elle ne donne aucun signe de vie pendant toute une journée.

— Tu me dis ça d'un air aussi calme ?

— Que veux-tu que je fasse ?

— Aide-moi à la retrouver. J'ai besoin de toi.

Elena esquive un nouveau regard de sa mère, froid comme l'acier, un regard qui envoie un message très clair : cesse de bavarder avec ces déguenillés et retourne à tes obligations sociales.

— Entre chez elle, dit Elena avec fermeté. Peu importe ce que dit Rentero. Va chez Chesca immédiatement et entre.

— Sans autorisation.

— Sans perdre une seconde.

— Ça, ce n'est pas toi. Tu as toujours été très scrupuleuse avec les règles.

— Mais je ne suis plus policière. Et il s'agit de Chesca, tu l'as dit toi-même, une collègue.

Zárate acquiesce.

— Et maintenant tu dois m'excuser, on me réclame.

— Viens avec moi. Allons chercher Chesca. Ensemble.

— Je ne peux pas.

Zárate la regarde fixement, comme s'il pouvait faire flancher la résistance qu'elle a elle-même érigée.

— Je suis désolée. Elle va sûrement réapparaître très vite. Heureuse de te connaître, dit Elena en se tournant vers Reyes. Je te souhaite tout ce qu'il y a de mieux. Tu as choisi le meilleur département de la police pour apprendre.

Reyes sourit avec gratitude. Elena se mêle au groupe de sa mère, sous le sourire de laquelle on devine un reproche amer qu'elle exprimera à un moment plus opportun.

Zárate et Reyes traversent la salle pour sortir. La jeune policière sourit. Elle a enfin rencontré la fameuse inspectrice Elena Blanco et elle n'est pas déçue. Zárate marche, renfrogné, faisant ce qu'il peut pour amortir l'impact de sa rencontre avec l'ancienne cheffe de la BAC.

Elena saisit une coupe de vin blanc et regrette de devoir boire par petites gorgées, comme il sied dans ces élégantes réceptions. Elle serait capable de vider son verre d'un seul trait pour éteindre l'incendie provoqué par Zárate, quand il est apparu devant elle. Sa présence, sa voix, son odeur. Les problèmes qu'il a évoqués. Tout cela appartient à son autre vie, celle qu'elle a surmontée. Une vie qui la rattrape soudain de toute sa force. Elle sent qu'il lui suffit d'étendre la main pour toucher du doigt ce passé qu'elle pensait si lointain.

En arrivant à Usera, ils commencent par inspecter le parking de l'immeuble. Zárata l'avait déjà fait dans l'après-midi. Il avait noté la présence de la c3 de Chesca et l'absence de sa moto, une Honda CBR 500R. Rien n'a changé. La voiture est garée place 16, seule. La BAC a émis un avis de recherche pour le deux-roues, sans résultat pour l'instant. La visite du garage oblige Zárata à reconstituer les pas de Chesca sous un angle qu'il aurait préféré éviter. Elle avait prévu de se promener dans le quartier et de fêter le Nouvel An chinois. C'est ce qu'elle a fait, au moins un témoin l'a vue. Mais pourquoi a-t-elle donc pris sa moto ? Pourquoi a-t-elle changé ses projets ? Pourquoi sortir à moto quand le plan était de se balader dans le quartier et de profiter de l'ambiance ?

Les réponses à ses questions se trouvent sans doute dans l'appartement de Chesca. Zárata a besoin de fouiller cet espace privé, c'est indispensable, il le sait, mais il doit y entrer seul. Il a noté combien Reyes, immergée dans un drame dès son premier jour de travail, est excitée par l'aventure. Mais il ne veut pas l'entraîner dans une situation problématique.

— Je vais entrer seul. Je ne veux pas t'éclabousser avec ça. Retourne à la BAC.

Reyes le regarde comme s'il venait de lui lancer une bordée d'injures.

— Ne me traite pas comme une petite fille. Je viens avec toi.

— Écoute-moi bien, un délit n'arrange aucun cv.

— Je prends le risque. Mon cv est déjà assez bon.